

Je demanderai ensuite si cela pourrait se faire. Nous avons une échelle à poissons aux chutes Stamp, dans le voisinage d'Albarni, et les gens viennent de partout pour voir les poissons monter dans l'échelle comme on monte un escalier. Le coût n'est que de \$4,000 et la hauteur est de 22 pieds. Au lac Maggie, l'échelle, qui mesurait 19 ou 20 pieds n'avait coûté que \$3,000. A la rivière Puntledge, le barrage a 14 pieds à l'extérieur, probablement moins. Ce ne serait donc pas une grosse entreprise, et il ne faudrait que six échelons pour permettre aux poissons de sauter d'un étang à un autre.

Laissez-moi vous donner un exemple de ce que peut la science. Aux chutes Bonnierville, dans la rivière Columbia, les poissons doivent monter en moyenne 50 pieds, plus ou moins suivant que l'eau est haute ou basse. L'échelle est taillée dans le roc des deux côtés. Naturellement, plus il y a d'élévation, plus le coût est considérable. A la rivière Puntledge, les poissons montent 14 pieds au plus, et moins lorsque l'eau est plus haute. Le coût ne serait pas ruineux, et ce serait un moyen de créer une montaison en cet endroit, où il y en avait une précieuse montaison de cohoes, et qui pourrait tout aussi bien devenir une montaison de sockeyes. Je rappellerai au ministre que le département s'est engagé, lorsqu'il a obtenu le consentement de la Chambre, de laisser de côté les piscicultures pour la propagation du poisson, de consacrer plus d'argent pour le développement des poissons en adoptant des méthodes naturelles, en nettoyant les rivières et en y plaçant des échelles à poissons. On en a mis une au lac Maggie l'an dernier, conformément à ce programme, et, comme nous économisons beaucoup d'argent au sujet des piscicultures, je prétends que nous pouvons exécuter le travail que j'ai indiqué. Le ministre a parlé de faire venir un ingénieur de l'extérieur, et je suis heureux qu'il soit indépendant, parce qu'une erreur a été commise il y a dix ou quinze ans. Nous faisons tous des fautes, et il y en eut une alors, quand une échelle défectueuse fut construite. Il est difficile de faire admettre par un ingénieur régional qu'il s'est trompé. C'est contre la nature humaine. Je serais prêt, cependant, à accepter le jugement d'un ingénieur indépendant.

(Le crédit est adopté.)

Développement de la pêche en haute mer et de la consommation du poisson, \$62,000.

M. NEILL: Lorsque cette allocation a été déjà discuté, j'ai dit qu'il se pouvait que des sujets d'une puissance étrangère—peu importe laquelle—fassent la pêche au large des rives de la Colombie-Britannique de façon à ruiner

entièrement notre industrie. Nous parlons de parcs de pêche et de garde-pêche, et ainsi de suite. Mais, si la puissance étrangère en question continue la même politique, le ministère des Pêcheries, pour ce qui est de la Colombie-Britannique ferait mieux de fermer boutique, car il ne restera plus de poisson du tout. Et mes observations s'appliquent non seulement à la morue et au hareng, mais aussi au flétan. Sous le régime de la convention conclue avec les Etats-Unis nous avons édifié une merveilleuse industrie en relation avec la pêche du flétan, mais cette industrie sera ruinée si l'on continue de suivre les méthodes actuelles. Le ministre ne m'a pas donné beaucoup d'encouragement auparavant. Il m'a dit que je devrais reposer plus de confiance dans le ministère et que je devrais savoir que des questions aussi importantes seront étudiées comme elles doivent l'être. Je le regrette, mais je voudrais bien obtenir un peu plus de renseignements.

Voici quelle est la situation: il y a trois ans, apparut au large des rivages de l'Alaska,—c'est l'Alaska aujourd'hui et ce sera notre tour demain,—une grosse flotte de navires de pêche appartenant aux Japonais. Leur manière de procéder consiste à amener un gros navire du Japon portant un chargement de ce que l'on appellerait des doris dans l'Est. Ce sont de petits vaisseaux à moteurs à essence et ils tendent une ligne de filets d'une longueur de 200 milles,—je désire graver ce fait dans l'esprit des membres du comité,—à travers le banc de poisson en marche vers les parages de l'Alaska. Grâce à l'emploi d'aéroplane, il est maintenant possible d'apercevoir de loin le poisson et de s'assurer de la direction qu'il prend; de fait, il ne s'étend pas sur tout l'océan, mais il se dirige en bancs serrés vers une destination précise. Par conséquent, les Japonais peuvent tendre leurs filets jusqu'à 200 milles de distance, ainsi qu'il l'ont fait dernièrement au large des côtes de la Russie et, à 10, 20 ou 30 milles du rivage, ils interceptent les bancs de poissons et attrapent tout ce qu'ils peuvent. Aucune restriction ne les arrête. Les Japonais ont passablement bien démontré l'idée qu'ils se font de la manière de pêcher dans leurs propres eaux; c'est de prendre autant de poisson que possible. Le Japonais ignore le sens du mot Conservation et il ne s'occupe pas des restrictions concernant les heures et les saisons. Il a pour principe de prendre tout le poisson qu'il peut et quand il n'en reste plus, il s'en va pêcher ailleurs. Les Japonais ont épuisé leurs propres pêcheries puis ils se sont tournés du côté des pêcheries de la Russie. Maintenant, ils commencent à faire la même chose dans les eaux de l'Alaska et, d'ici à un an ou deux, nous les